

Epreuve - Matière : 101-0301 Session : 2024

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

Si Dieu décide de punir les hommes lors du Jugement dernier, c'est qu'il est légitime de condamner ceux qui ont mal agi. Ils sont ainsi tenus responsables de leurs actes, qu'ils soient bons ou mauvais. Ils ont à répondre de leurs actes parce qu'ils avaient le choix d'agir autrement. Pour comprendre le terme d'agir plus en détail, il nous faut distinguer les termes d'action et d'acte. Une action est l'effectuation d'un mouvement qui n'est forcément finalisé, alors que l'acte serait l'effectuation d'un processus réalisé par une volonté qui s'est donnée une fin à atteindre. Par exemple, l'élève qui réalise un calcul en classe réalise un acte, en ce qu'il s'est donné pour fin d'obtenir la solution du problème qui lui a été posé. Ce faisant, il réalise une série d'actions qui, elles, peuvent être considérées indépendamment de cette fin, comme le fait de prendre le stylo, de noter l'opération sur une feuille, de rédiger etc. La série d'actions réalisée par l'élève aurait pu très bien être réalisée par une calculatrice, alors que la calculatrice ne peut pas se donner pour fin de résoudre un problème. En cela, l'acte est finalisé alors que l'action est seulement causale. Je peux très bien parler d'action pour décrire un individu qui se retourne dans son lit dans son sommeil, alors qu'il serait absurde ici de parler d'un acte. Agir est alors le fait de réaliser un acte et cette réalisation présuppose la capacité de choisir, c'est à dire d'élire un possible plutôt qu'un autre en ayant conscience de ces différentes possibilités. Agir, ce serait alors le fait de choisir de réaliser une fin plutôt qu'une autre.

Mais si on reste là, agir serait le fait d'une réflexion et laisserait de côté la dimension pratique, effective de l'acte dans le réel. Le choix est un pouvoir de commandement, mais sans puissance, c'est à dire sans quantité d'énergie concrète, la capacité d'élection reste vaine. Certes, le choix n'est pas le

souhait c'est à dire qu'il n'est pas une espérance qui n'a pas pour vocation d'être réalisée, qui peut même être impossible (on parle ainsi de souhait d'être immortel ou de chair), mais le choix ne permet pas de rendre compte de la dimension pratique, des contre-temps, des obstacles posés par l'extérieur (par la matérialité mais aussi les autres volontés). Agir en faisant le choix d'être champion olympique de natation alors qu'on est paralysé n'a aucun sens : agir, c'est alors pas seulement faire des choix mais surtout s'adapter au réel en se mettant en mouvement pour avoir des effets sur l'extérieur, sans quoi le choix reste vain et ne donne pas lieu à un acte ; c'est alors qu'agir équivaut aussi à prendre en considération les conséquences de ce qu'on fait dans le monde. Agir, c'est alors faire des choix réflexifs pour réaliser des actes, donc pour réaliser des fins. Mais agir c'est surtout prendre en considération les conséquences réelles de ce qu'on fait et assumer ses responsabilités. Il y a donc ici deux dimensions, théorique et pratique, à prendre en compte.

Mais il nous faut prendre en compte une troisième dimension de l'acte. Agir est, d'un point de vue grammatical un verbe, alors que le terme d'acte est un substantif. Agir implique comme l'acte une dimension concrète, pratique (et pas seulement théorique) mais elle implique en plus une dimension temporelle. Un acte, une fois réalisé, est fini ; à l'inverse, nous ne cessons d'agir toute notre vie et ainsi, les actes et actions s'imbriquent les uns dans les autres. Il faut alors prendre en considération le fait d'agir dans sa dimension temporelle ou tant que la série de nos actes nous construisent nous-mêmes sur la durée et construisent notre monde (culturel) aussi sur la durée.

Le problème auquel nous cherchons à répondre est alors : comment associer la dimension pratique et réflexive de l'agir pour pouvoir rendre compte de l'importance du choix tout en soulignant l'importance de la dimension d'obstacle de la réalité matérielle et des autres volontés ?

Pour répondre à notre problème, nous chercherons d'abord à défendre que l'acte se distingue bien de l'action, agir impliquant une volonté qui choisit librement quoi faire et non un être cédant à des pulsions et appétits provoqués mécaniquement de l'extérieur.

Mais si agir implique une capacité de maîtriser ses désirs et pulsions pour choisir, la question qui se pose est si le choix, la maîtrise de soi est suffisante pour agir légitimement. Nous défendons alors qu'agir légitimement implique la prise en compte des conséquences de nos actes et assumer la responsabilité de celles-ci. En fin, il s'agit de rendre compte

de la dimension temporelle du fait d'agir. L'homme étant un être relationnel, les actes des autres ^{et nos propres actes} nous construisent sur la durée et en retour nos actes construisent un monde. Agir caractérise alors essentiellement l'homme qui se construit collectivement dans l'histoire et individuellement dans une vie à travers ses actes.

Les enjeux pour notre problème concernent la morale, la liberté et l'identité humaine. Il s'agira de savoir si le fait d'agir implique la liberté pour l'homme ou s'il peut être expliqué par le déterminisme. D'un point de vue moral, il s'agira de savoir si bien agir implique plutôt une éthique de la responsabilité ou de la conviction. Enfin, il s'agira de montrer que l'homme, en tant qu'il est un être agissant, est essentiellement un être de culture (et pas seulement social) évoluant dans des institutions.

x

x

x

x

Tout d'abord, nous allons nous demander si le fait d'agir présuppose véritablement une capacité de choix possédée par notre volonté ou si la différence entre acte et action n'est pas illusoire. Tout d'abord, nous maintenons que la distinction entre les deux est peut-être davantage nominale que réelle. C'est ce que nous pouvons observer dans les jugements judiciaires. La distinction entre homicides volontaires et homicides involontaires semble en premier lieu marquer une séparation entre les actes volontaires et ceux qui sont involontaires et qui entraînent la mort sans que l'agent en soit au principe. Ainsi, Aristote distinguait dans L'Éthique à Nicomaque, III les actes volontaires des autres en utilisant deux critères : les premiers trouvent leur principe d'action dans l'agent qui agit et ils l'ont réalisé en connaissance de cause, c'est à dire en sachant et en connaissant le résultat final de ce qu'ils faisaient. Mais d'un point de vue juridique, on considère responsable l'homme alcoolisé qui a provoqué un accident de la route sans connaître, savoir que ce drame aurait lieu. Ici, Aristote considère que l'individu a agi par ignorance et non dans l'ignorance de ce qui allait arriver : il savait que le fait de conduire en état d'ébriété pouvait provoquer un accident. Nous voyons ici que même si l'acte n'est pas entièrement volontaire, la personne est tout de même jugée responsable. Cherchons désormais, à l'inverse, des actes complètement volontaires mais que la justice jugera moins durement : c'est le cas des crimes avec circonstances atténuantes. Si un individu tue son partenaire de vie après avoir découvert son infidélité, la justice pourra considérer qu'il a cédé à une pulsion tragique mais qui peut être comprise. La personne a agi de son plein gré, mais elle n'a pas su se maîtriser. De la même manière, celui qui vole un quignon de pain alors qu'il est dans la pauvreté extrême (comme Valjean dans Les Misérables) semble devoir être excusé, pardonné puisque son acte semble provoqué non voulu. Mais si la justice semble faire des entorses à l'équivalence entre acte volontaire et acte dont on est responsable complètement, si la justice présuppose des

degrés différents de volonté dans nos actes, ne peut-on pas suggérer que l'acte qui semble être entièrement maîtrisé, voulu, est en réalité provoqué par l'extérieur? C'est la thèse du déterminisme qui implique une compréhension du monde comme suite, enchaînement de causes et d'effets. Le criminel qui a planifié son meurtre durant des années pense agir librement, mais si nous remontons à l'origine de son projet, nous découvrirons des causes extérieures qui l'ont affecté et l'ont déterminé à agir de la sorte. C'est ce que défend Spinoza dans L'Éthique, III. Contre Aristote qui parlait de l'idée que les hommes ont des substances indépendantes, c'est à dire des êtres qui perdurent et peuvent agir en étant au principe de leur action. Spinoza considère les hommes comme les modes d'être d'une substance, la Nature. En tant que modes d'être, nous sommes constamment influencés par notre environnement, constamment affectés par celui-ci. L'enfant croit librement appéter le lait alors que son appétit est déterminé par le désir provoqué en lui par la répétition, par le fait que ses parents lui ont donné à boire du lait des années. Nous croyons vouloir librement, par des choix délibérés, réaliser tel ou tel acte: mais ce faisant nous oublions que nous ne sommes pas que des esprits mais aussi des corps. Ainsi, à chacune de nos perceptions, de nos idées est associé un affect, c'est à dire une manière d'être de notre corps. Cette dernière n'indique pas, ne représente pas la chose extérieure comme le fait la perception, mais elle indique l'effet que produit sur nous cette chose extérieure. C'est l'oubli de ces affects, c'est à dire de l'effet que provoquent les choses extérieures qui nous fait croire que nous agissons librement et volontairement. Il n'y a en réalité pas de distinction véritable entre volonté, désir et pulsion. Notre délibération est secondaire et n'a pas d'impact, ne nous permet pas de faire un choix volontaire si nous ne prenons pas en compte l'effet que provoque la chose extérieure. Agir, ce serait croire être la cause volontaire de ce que nous faisons alors qu'en réalité, nous serions bien plutôt agi et ce que nous faisons est plutôt l'effet des affects provoqués par les choses extérieures. Comment répondre à Spinoza pour montrer qu'il y a bien une différence entre un acte volontaire et des actions involontaires ou réalisées par pulsion?

Par cela nous montrerons que le déterminisme est compatible avec la liberté, et donc avec la capacité de se maîtriser pour agir véritablement. C'est ce que fait Kant dans la Critique de la Raison pure, dialectique transcendantale, troisième antinomie de la Raison pure. Il montre que la thèse "l'ordre du monde est déterminé donc nous ne sommes pas libres" confond le domaine des phénomènes et celui des choses en soi. L'ordre des phénomènes est ce qu'on se représente des événements, et ces derniers semblent bien se donner de manière déterminée, comme le montre la capacité de la science, et notamment la physique, à découvrir des lois causales. Mais l'ordre des phénomènes est objectivé par notre appareil conceptuel qui applique à nos intuitions sensibles les catégories

Epreuve - Matière : 101-6301

Session : 2024

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

de l'entendement. Derrière, se trouvent les choses en soi qui sont l'ensemble des idées qui correspondent aux inconditionnés premiers qui expliquent la série de causes et d'effets conditionnés. Ainsi, par la série de mes actes, je ne peux remonter jusqu'à l'inconditionné en restant dans l'ordre des phénomènes, cette série allant à l'infini, mais je peux poser ma liberté comme chose en soi qui explique la série de mes actes qui en constitue le fondement. Kant pose ainsi la possibilité d'un agir libre et volontaire. Mais dans la Critique de la raison pratique, Analytique de la raison pure pratique, Séerie de la loi fondamentale, Kant écrit que la loi morale est un fait de la raison, et que c'est un fait qui constitue la ratio cognoscendi de la liberté. Ainsi, j'agissais véritablement lorsque je ne laisse pas ma raison dominer par mes désirs provoqués par les situations extérieures, mais que ma raison soumet ma faculté de désirer à devenir volonté bonne, c'est à dire à obéir à la loi morale. Agir librement, c'est donc se donner à soi-même une maxime qui ne dérive pas de l'expérience, être autonome en se conformant à la loi morale. Par exemple, si je me retrouve dans une situation particulière dans laquelle il est dans mon intérêt, ou celui des autres, de mentir, je suis réellement libre si je ne me laisse pas dicter mon comportement par la situation matérielle, et si je me conforme à la loi morale en moi qui me dit d'agir en faisant en sorte que ma maxime d'action puisse être formulée sous la forme d'une loi universelle: je ne peux vouloir vivre ^{dans un univers} où tout le monde mentirait.

Arrivé à ce point, agir, c'est nécessairement se donner à soi-même la loi morale comme principe d'action, seul moyen pour que notre volonté ne soit pas sous influence extérieure. Mais nous avons ainsi restreint le sens d'agir: agir implique une autonomie et une indépendance vis-à-vis des situations matérielles extérieures, pour ne pas céder à des pulsions ou désirs. Mais agir n'implique-t-il pas forcément ^{la prise en compte} des données empiriques? Et agir n'est-il pas plus large que le simple domaine moral?

Nous nous demandons si le fait d'agir peut véritablement s'abstraire de la réalité matérielle et ^{de la prise en compte} des conséquences sans perdre des caractéristiques. Kant nous a permis de confirmer la distinction action-acte en distinguant nos comportements soumis à la loi morale et ceux qui sont soumis à la faiblesse de désirer et donc aux influences extérieures. Agir c'est alors forcément agir librement en faisant le choix volontaire de respecter et de se soumettre à la loi morale. Ainsi, Kant défend l'acte pur de toute influence extérieure et prône une morale de l'intention. Ainsi, le croyant qui se conforme au devoir dans le but d'obtenir une récompense de la part de Dieu n'agit pas librement puisqu'il ne se laisse pas déterminer entièrement par la loi morale. L'intention doit être pure, ce qui implique aussi que la personne humaine ne peut pas prendre en considération les conséquences pour agir. Ce qui compte pour qu'un acte soit véritablement un acte est que la raison de cette personne soit conforme à elle-même. Mais ce faisant, agir est entièrement ramené à la dimension réflexive. Pourtant, Kant insère dans sa table des catégories par la liberté celle de l'exception, qui indique bien qu'il faut prendre en compte chaque situation particulière pour déterminer comment et s'il faut appliquer la loi morale (ce qui suppose que le meurtre est légitime lorsqu'il faut agir pour protéger des innocents). Surtout, Aristote distingue dans L'Éthique à Nicomaque trois dimensions de la vie humaine : la poiesis (qui renvoie à l'artisanat et l'art), la theoria (la contemplation, compréhension du monde) et la praxis (activité dont le principe et l'objet est interne à l'agent, puisqu'il s'agit de changer et d'améliorer la réalité humaine elle-même) : si la praxis n'est pas dénuée de réflexion, elle implique des actions physiques dans le réel alors que Kant réduit la question de l'agir à une pure réflexivité et à une recherche de pureté de l'intention.

C'est ce que reproche Hegel dans la Phénoménologie de l'esprit, VI avec la critique de l'âme romantique. Cette dernière renvoie à la morale Kantienne qui se donne de manière abstraite, c'est à dire complètement découpée du réel. Elle se satisfait ainsi de grands principes inapplicables. Ainsi, on ne peut comprendre ce que c'est que d'agir si on reste à la théorie de Kant. Hegel dit même que la morale de Kant n'est pas légitime. Agir, c'est forcément rendre concrète notre pensée, c'est à dire l'insérer dans la totalité du réel G.. / 12

Dans l'Esprit du Christianisme, Hegel défend l'Eglise qui a pris le risque de concré-
tiser la morale du Christ quitte à en dévoyer une partie du message. Cela renvoie au tragique de
l'acte qui est une prise de risque, il y a toujours la possibilité que les valeurs auquel j'adhère ne
prennent pas la forme que je souhaitais en les réalisant. Ainsi, je peux agir pour la paix dans
le monde mais être confronté à une réalité matérielle qui m'incite à choisir la guerre en
pratique.

Ne pouvant pas maîtriser toutes les circonstances, ne dois-je pas adopter une certaine
attitude vis-à-vis du réel? Ne faut-il pas une morale contre la morale de l'intention pour bien
agir, pas juste selon des principes, mais en prenant en compte le réel? Dans la parabole du
Grand Inquisiteur (Les frères Karamazov), le Christ revient sur terre et est confronté
par l'inquisiteur. Ce dernier défend l'action de l'Eglise : certes elle n'a pas permis aux
hommes d'assumer la responsabilité de leurs actes, d'être à l'image de Dieu comme le
souhaitait le Christ, mais elle leur a permis d'être heureux, en se libérant du poids du
fardeau de la liberté. S'ils agissent mal, ils n'ont qu'à venir au confessionnal pour
ne plus souffrir de la culpabilité. Si le Grand Inquisiteur semble aller dans le sens de
Hegel, en assumant les actions de l'Eglise, il ne prend pas en considération les
conséquences à long terme de cette déresponsabilisation. Et agir, c'est justement assumer
sa responsabilité en prenant en considération les conséquences possibles de nos actes.
C'est ce que défend Weber dans le savant et le politique, le métier et la
vocation du politique. Dans sa réflexion sur ce que doit être un politique, Weber
oppose deux types d'éthiques : l'éthique de la conviction et celle de la responsabilité.
La première se rapproche de la morale de Kant puisqu'elle repose sur des grands
idéaux comme la paix; la seconde est plus pragmatiste et cherche à réaliser des
objectifs en prenant en compte les moyens qu'il a à disposition : notamment celui de la
violence légitime. Mais tout en utilisant des moyens qui sont moralement discutables, il
doit avoir conscience de ce que cette violence inflige au peuple et en assumer les consé-
quences. Un bon politique doit en réalité combiner ces deux éthiques : agir avec des
convictions tout en sachant et acceptant la responsabilité de moyens comme la violence.
Agir, c'est alors provoquer des effets sur les autres, parfois leur nuire, et assumer moralement
les conséquences de ces actions. Un politique doit assumer moralement la responsabilité d'une
paix mal faite qui entraîne une nouvelle guerre, et c'est pour cela qu'il doit être prudent
et réfléchi. Agir n'exclut donc pas la dimension de réflexion dans la pratique, surtout
s'il s'agit d'un acte dans le temps long, et même lorsqu'il s'agit de saisir le kairos,
la réflexion est certes plus rapide, mais elle est de mise.

En abordant l'acte politique, nous avons inséré une dimension temporelle dans le
fait d'agir. Non seulement l'acte politique se fait sur le temps long, par exemple la
mise ^{au point} d'une organisation internationale comme l'ONU ou le projet d'aller ... / 12

sur la lune en 1969 ont pris des années, mais en plus le pouvoir politique pouvant être défini comme le fait d'organiser la vie collective ou bien comme un mode d'action sur les actions possibles, elle a des effets et des conséquences bien après la réalisation de l'acte. L'acte politique étant institutionnel, il structure par des lois l'agir des citoyens. Qu'est ce qu'ajoute alors la dimension temporelle dans notre compréhension de ce que c'est que d'agir?

X

X

X

X

Nous avons considéré qu'agir dans des situations particulières impliquait d'être empêché^{ou limité} dans son acte par les circonstances extérieures, et par là-même implique une prise en compte des conséquences possibles de nos actes sur les autres et sur le monde. Cela introduit donc le temps long : mon acte dépasse sa réalisation, il a des conséquences et des effets bien après sa fin. Mais on peut aussi défendre que nos actes n'ont pas seulement des conséquences sur le monde extérieur, ils ont des conséquences sur nous-mêmes. Par exemple, agir selon son sentiment amoureux en déclarant cet amour peut nous rendre plus courageux ~~sur~~ le long terme, et pas seulement dans le domaine amoureux. C'est en ce sens qu'Aristote dans Ethique à Nicomaque, III, 4 défend que nous sommes responsables ^{de notre caractère} et que nous pouvons le changer à tout âge, bien que nos dispositions soient consolidées au fur et à mesure qu'on avance en âge. La thèse d'Aristote est donc que nous nous construisons notre identité à travers nos actes : plus je me mettrai en colère régulièrement, plus cette habitude sera ancrée en moi, et plus j'aurai pour identité d'être colérique. Ainsi je deviens vertueux en agissant vertueusement, et la série de mes actes me changent constamment. L'homme est donc un être agissant capable de se changer lui-même à travers ses actions. Pourtant cette liberté individuelle dépend de certaines conditions politiques. En Ethique à Nicomaque, X, Aristote défend que la politique est la science architectonique qui organise tous les arts dans la cité. Surtout il montre que les parents fournissant leur éducation selon des principes empiriques non certains, l'éducation doit dépendre et dépend effectivement des principes universels donnés dans la législation de la cité. Ainsi, on peut permettre à chaque enfant de recevoir une éducation relativement similaire et ainsi que leur construction ne dépende pas de circonstances arbitraires (comme le fait d'être l'enfant d'un tel). Ainsi l'homme peut décider de sa construction volontairement sans céder à ses pulsions si et seulement si les institutions politiques amènent à l'enfant l'éducation dont il a besoin pour maîtriser ses pulsions et véritablement choisir de devenir la personne qu'il veut être. C'est donc les institutions, parfois bien avant notre naissance, qui déterminent le cadre dans lequel nous allons agir. Aujourd'hui, un enfant français a l'obligation

Epreuve - Matière : 101 - 03.01 Session : 2024

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

d'aller à l'école jusqu'à 16 ans; l'école est ainsi une institution qui structure l'existence de ces êtres. C'est ainsi qu'on peut comprendre la politique et l'institution en général comme un mode d'action sur les actions possibles, puisqu'il s'agit d'agir sur les actes des autres, sur le long terme, bien après la disparition des personnes qui ont créé les législations et les institutions. C'est pour cela que Bourdieu comprend l'homme comme un être social. Il n'est pas social parce qu'il est déterminé à agir de manière causale par une société extérieure, mais parce qu'il a incorporé des habitudes sociales. Il définit l'habitus dans le sens pratique, III comme un ensemble de dispositions incorporé et transposable dans différentes situations. Par exemple, le paysan va agir comme un paysan dans différents contextes: s'il va voir le maire, ses dispositions paysannes, sa manière de se tenir etc. vont exprimer sa condition sociale. Agir, c'est donc exprimer la personne qu'on est, et nous sommes des êtres construits en société. Mais Lahire, sociologue qui est dans la filiation de Bourdieu, reproche à ce dernier de simplifier l'incorporation des habitudes. Le paysan agit en tant que paysan mais pas toutes les situations. La multiplicité des relations sociales dans nos sociétés modernes implique une multiplicité de dispositions incorporées. Ainsi, ce n'est pas toujours notre catégorie socio-professionnelle qui s'exprime dans nos actes, parfois ce sont nos situations dans des groupes sociaux amicaux ou familiaux, des capacités développées dans des loisirs qui le font. Ainsi, un paysan ne correspond jamais parfaitement à l'archétype du paysan et de ses goûts présenté par Bourdieu dans La distinction. Je peux avoir développé le goût pour le saxophone tout en étant paysan grâce à la rencontre de certaines personnes. Agir, c'est donc exprimer un être social, être pluriel qui a incorporé une multiplicité de dispositions dans divers contextes sociaux. Mais aussi, agir peut être une réponse à une situation présente inédite, qui attire l'attention perceptive à un détail de la situation présente. Entant

cas, agir implique des relations, relations incorporées dans le passé ou relations créées dans le présent. Nous n'agissons jamais juste en esprit, nous agissons toujours avec les autres, sur les autres ou en ayant autrui influençant nos actes. Ainsi, Robinson Crusoé ne cesse pas d'être un être social après s'être échoué sur l'île, il continue à structurer son existence autour de rituels, d'habitudes qu'il a incorporé lorsqu'il vivait en société.

Mais plus fondamentalement encore qu'être social, l'homme agit parce qu'il est un être culturel. Comme le mentionne Lahire dans Les structures fondamentales des sociétés humaines, il y a une distinction à faire entre social et culture. On trouve dans la nature des sociétés animales, on ne trouve pas de culture cumulative animale. C'est à dire que des espèces comme les macaques peuvent se transmettre des habitudes de génération en génération sans qu'elles soient innées, mais par contre ils ne construisent pas de nouvelles habitudes sur ces pratiques de base. Le social renvoie à des règles universelles de structuration des rapports entre les membres du groupe (par exemple les rapports de domination entre parents et enfants) alors que le culturel est l'ensemble des pratiques, techniques, savoirs transmis. Les espèces animales peuvent donc réaliser des actions tournées vers leurs besoins naturels, elles peuvent même donner lieu à des actions tournées vers l'objectif de trouver sa place dans le groupe. Mais à part l'espèce humaine, on ne trouve pas d'acte qui soit imprégné de culture. Agir pour un humain, c'est évoluer dans des institutions qui ont du sens, c'est à dire qui présuppose un rapport, pas juste avec les autres, mais avec tout un passé. Descombes exprime cette idée ^{dans} une expérience de pensée reprise à Merleau-Ponty dans Les institutions du sens chapitre 19 : Si l'humanité disparaît et qu'une espèce extra-terrestre arrive sur terre et cherche à comprendre l'usage des objets laissés par l'humain, elle pourrait peut-être comprendre l'usage de la charrue qui implique un rapport matériel avec le monde, mais elle ne pourrait comprendre l'usage de la sonnette. Utiliser une sonnette peut se faire dans différents contextes, un patient avec son infirmière, un invité avec son hôte, un maître et son serviteur. Comprendre le sens de l'acte de sonner quelqu'un ne peut se faire qu'en connaissant le contexte ^{institutionnel} de cet acte. Ces institutions ont du sens car elles n'impliquent pas seulement un rapport matériel au monde, mais un rapport spirituel. Décider de devenir médecin, c'est se lier à tout un passé qui a un sens et qui est contingent, c'est faire le serment d'Hippocrate et chercher à soigner tout patient. L'individu

Se rattache ainsi aux institutions qui le précèdent et le dépassent. C'est pour cela qu'Hegel, dans Les principes de la philosophie du droit, §196 critique la théorie du contrat social qui présuppose l'accord d'individus pour fonder une société. Cette théorie fait fi du passé des institutions déjà en place, remet en question la continuité des institutions. Or agir entendue comme le fait de se mouvoir dans les institutions en tant qu'être culturel requiert une continuité des institutions.

X

X

X

X

Nous sommes partis du problème : comment associer la dimension pratique et réflexive de l'agir pour pouvoir rendre compte de l'importance du choix tout en soulignant l'importance de la dimension d'obstacle de la réalité matérielle et des autres valeurs ? Nous pouvons répondre que les deux peuvent être reliés concrètement, c'est à dire dans une totalité organique, en rattachant la dimension pratique aux institutions qui donnent sens à nos actes. Agir, c'est faire des choix individuels et collectifs ~~pour~~ en étant imprégnés d'une certaine culture et en donnant un certain sens à ses actes. Ces institutions posent des limites et structurent les possibles auxquels se peut penser pour agir.

